Document generated on 04/25/2024 4:41 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Les confessions du docteur Sachs
Réjouissantes considérations sur l'humanité
La Maladie de Sachs, France 1999, 107 minutes

Philippe Théophanidis

Number 211, January–February 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/59226ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Théophanidis, P. (2001). Review of [Les confessions du docteur Sachs : réjouissantes considérations sur l'humanité / *La Maladie de Sachs*, France 1999, 107 minutes]. *Séquences*, (211), 41–41.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LES CONFESSIONS DU DOCTEUR SACHS
Réjouissantes considérations sur l'humanité

C'est un bel échantillon d'humanité qui défile sous le stéthoscope du docteur Sachs : enfants, adolescents en crise, femmes enceintes, avortées, dépressives, despotiques, maîtresses, maris soumis, amoureux, cancéreux, couples hypocrites, malades imaginaires, confesseurs, angoissés, constipés chroniques; la liste est sans fin. Pratiquant dans un petit village de campagne, le médecin généraliste ausculte et écoute avec attention la description de maux qui viennent parfois du corps, parfois de l'âme, mais plus souvent d'une coïncidence entre les deux. Albert Dupontel offre ici une interprétation des plus convaincante, d'autant plus surprenant dans ce rôle lorsqu'on se rappelle le garçon névrosé de **Bernie** ou l'inspecteur stoïque de **Serial Lover**. On découvre d'abord le personnage par l'entremise de ses patients : dans l'effort sincère et inébranlable qu'il met à soulager leurs douleurs mais aussi par une mosaïque de commentaires en voix-off livrés par son entourage.

Les contours de l'homme se précisent donc peu à peu derrière la figure du praticien. C'est un solitaire qui se donne entièrement à sa tâche avec une intégrité apparemment indéfectible. Il se soucie peu de sa personne (néglige sa coiffure, sa tenue, laisse sa chambre en désordre), est dérangé par les vidéocassettes pornographiques du magasin qui sont trop basses et donc trop accessibles aux yeux des enfants, se fait appeler par sa mère à toute heure de la journée, aime bien la musique. Autrement, il s'acharne à soulager les maux de ses patients : « Quelle que soit la maladie, on peut toujours faire quelque chose ».

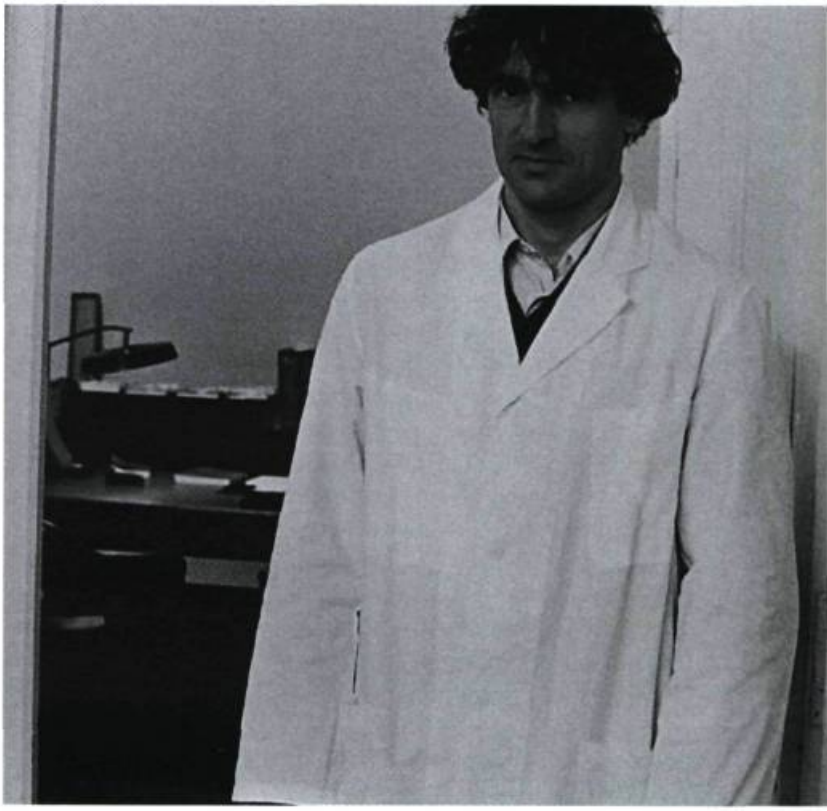
Alors qu'il serait légitime de commencer à craindre un autre portrait de figure sainte, Sachs se laisse découvrir de l'intérieur. Il prend la parole, en dehors de son cabinet, nous laisse entendre ses réflexions en voix-off qui accompagnent les sourires qu'il offre à ses patients. Un matin, on suit le docteur de la douche à la cuisine, maugréant contre lui-même, contre son boulot, contre ses patients. Il s'est levé de mauvais poil, cela ne fait pas de lui un monstre pour autant, au contraire. Loin de contredire le portrait tracé par son entourage, la scène enrichit considérablement le personnage. Le film de Michel Deville est en parfaite adéquation avec les intentions de Martin Winckler, auteur du roman *La maladie de Sachs* duquel est adapté le film, qui écrit en dédicace de son livre : « Avant d'écrire et avant d'être médecin, je suis un humain comme les autres. Comme tout le monde, j'ai un corps qui souffre plus souvent qu'il ne jouit. Comme tout le monde, je m'efforce de donner du sens à un monde qui, bien souvent, me paraît insensé ». Deville ne mise pas sur une adaptation strictement transparente. L'instance narrative romanesque est présente dans les nombreux soliloques et monologues qui, s'ils se manifestent souvent en voix-off, sont également mis en scène. Ils donnent alors lieu à de très belles séquences, portraits de confessions aussi prenantes que celles du livre.

Car Sachs écrit. Entre ses consultations, les nuits où il est de garde, Sachs écrit puisqu'il lui faut bien aussi confesser ses symptômes, parler des défaillances de l'appareil humain, des maladies qu'il soigne. Ce sont ces confessions (ces « réjouissantes considérations sur l'humanité »), griffonnées dans de petits cahiers ou sur des feuilles volantes qui constituent l'essence du film. L'écriture devient ici traitement, expiation peut-être aussi d'un médecin sur lequel se déchargent trop de maux, qui se donne corps et âme à sa profession, sans détachement aucun si ce n'est justement celui de l'écriture. Ce qu'il ne peut exposer à ses patients, il le couche sur papier. Il rédige sa haine, son dégoût, sa fatigue, son exaspération. Sachs écrit par trop-plein, parce qu'autrement il éclaterait, il s'empoisonnerait.

Le film évite l'allégorie facile qui n'explorerait que les mérites d'une pratique ou d'un praticien. Il est intéressant de faire le parallèle avec le dernier film de Bertrand Tavernier, **Ça commence aujourd'hui**. L'instituteur Daniel est à l'enseignement et aux enfants ce que Sachs est à la médecine et à ses patients : un combattant intègre et apparemment infatigable. Par contre, là où Tavernier installe une nécessité de l'espoir, Deville nous montre plutôt une ambivalence de foi, riche, nuancée, nettement plus satisfaisante.

Philippe Théophanidis

La Maladie de Sachs

France 1999, 107 minutes – **Réal.** : Michel Deville – **Scén.** : Michel Deville, Rosalinde Deville, d'après le livre *La Maladie de Sachs* de Martin Winckler – **Photo** : André Diot – **Mont.** : Andrea Sedláčková – **Mus.** : Jean-Féry Rebel – **Déc.** : Denis Seiglan – **Cost.** : Catherine Boisgontier – **Int.** : Albert Dupontel (Bruno Sachs), Valérie Dréville (Pauline Kasser), Marianne Groves (la voisine), Dominique Reymond (madame Leblanc), Serge Riaboukine (l'ivrogne), Martine Sarcey (madame Destouches) – **Prod.** : Rosalinde Deville – **Dist.** : Lions Gate.

Un médecin sur lequel se déchargent trop de maux